

ETHNOMETHODOLOGIE ET RECHERCHE QUALITATIVE EN SANTÉ: OBSERVER, ÉCOUTER, DÉCRIRE

*Alain Coulon (UFBA)**
<https://orcid.org/0000-0001-5354-101X>

RESUME

Après avoir rappelé le renversement théorique opéré par l'ethnométhodologie et les contre-sens fréquents qui y sont associés, cet article développe quelques-uns des traits de l'ethnométhodologie, en tant que sociologie des accomplissements pratiques, qui cherche à enquêter sur la pratique des acteurs sociaux ordinaires qui mettent en œuvre en permanence leurs savoir-faire sociaux à travers leurs « raisonnements sociologiques pratiques ». Cette compétence n'est pas réservée à quelques-uns, comme les sociologues par exemple, mais elle est exercée par tous les êtres humains dans leurs échanges quotidiens. En prenant en compte cet aspect fondateur, l'article développe, en écho à certains concepts de l'ethnométhodologie, trois opérations « élémentaires » que tout chercheur dans les domaines de la santé ou de l'éducation, et plus généralement en sciences sociales et humaines, peut facilement mettre en œuvre : observer, écouter, et décrire.

Mots-clés: Ethnométhodologie. Observer. Écoute. Description.

ABSTRACT

ETHNOMETHODOLOGY AND QUALITATIVE HEALTH RESEARCH: OBSERVING, LISTENING, DESCRIBING

After recalling the theoretical reversal made by ethnomethodology and the frequent misinterpretations associated with it, this article develops some of the features of ethnomethodology, as a sociology of practical achievements, which seeks to investigate the practice of ordinary social actors who constantly apply their social skills through their “practical sociological reasoning”. This competence is not restricted to a few, such as sociologists for example, but is practiced by all human beings in their daily exchanges. Taking into account this founding aspect, the article develops, in accordance to certain concepts of ethnomethodology, three “elementary” operations that any researcher in the fields of health or education, and more generally in the social and human sciences, can easily carry out: observation, listening, and description.

Keywords: Ethnomethodology. Observing. Listening. Describing.

* Doutor em Sociologia da Educação pela Universidade de Paris 8. Professor visitante do Programa de Pós-Graduação em Saúde, Ambiente e Trabalho da Faculdade de Medicina da Universidade Federal de Bahia (PPGSAT/FAMED/UFBA). E-mail: acoulon00@gmail.com

RESUMO

ETNOMETODOLOGIA E PESQUISA QUALITATIVA EM SAÚDE: OBSERVAR, ESCUTAR, DESCREVER

Depois de lembrar a inversão teórica feita pela etnometodologia e as frequentes interpretações errôneas associadas a ela, este artigo trata de algumas das realizações práticas, que visam investigar a prática de atores sociais comuns que constantemente aplicam suas habilidades sociais através de seu “raciocínio sociológico prático”. Essa competência não é restrita a poucos, como aos sociólogos, por exemplo, mas é exercida por todos os seres humanos em suas trocas diárias. Tendo em conta esse aspecto fundador, o artigo desenvolve, em relação a certos conceitos da etnometodologia, três operações “elementares” que qualquer pesquisador nos campos da saúde ou da educação e, mais geralmente, das ciências sociais e humanas pode facilmente utilizar: observar, escutar e descrever.

Palavras-chave: Etnometodologia. Observar. Escutar. Descrever.

Introduction

Je ressens beaucoup de plaisir et d’émotion de me trouver dans ce lieu historique, dans la vieille ville de Salvador, qui a connu la naissance de la première Faculté de Médecine au Brésil.

Quand le Professor Pena m’a invité à venir faire une conférence à ses étudiants en santé, nous avons parlé d’ethnométhodologie, et de recherche qualitative.¹ Dans le domaine de la santé, cela me paraît essentiel. J’ai accepté d’autant plus facilement de venir parler ici que parmi tous les publics très variés auxquels j’ai eu affaire dans ma carrière, les plus attentifs et les plus compréhensifs ont sans doute été mes étudiants des différents domaines de la santé, en particulier les infirmières. Elles comprenaient ce que je disais ! Ce qui, pour un professeur, est tout de même important, et satisfaisant ! J’espère qu’il en sera de même aujourd’hui !

Je me suis longtemps interrogé sur ce phénomène, en me demandant pourquoi ce public

en particulier était si réceptif aux idées singulières que l’ethnométhodologie avance. Peut-être vous m’aidez à trouver des réponses plus précises et plus argumentées, mais la principale que j’ai trouvée est que j’ai affaire avec vous à un public habitué, par nécessité professionnelle, à observer, à écouter les patients, à leur faire décrire ce qu’ils ressentent, leurs douleurs, leurs symptômes, descriptions qui vont concourir à la co-construction du diagnostic médical puis à la co-participation aux soins.

C’est pourquoi j’ai pensé vous exposer quelques idées sur ces trois opérations intellectuelles élémentaires que sont l’observation, l’écoute, et la description dans la recherche en santé, ou dans l’exercice quotidien des métiers de santé. Au premier abord, cela ne paraît pas très « savant » de s’arrêter sur ces trois termes, mais on peut aller à l’essentiel, au fondamental, avec des idées et des pratiques très simples, à condition qu’elles soient fortement reliées à un ensemble théorique, comme j’espère pouvoir vous le montrer en développant ici certains aspects de l’ethnométhodologie.

Pour ceux d’entre vous qui ne sont pas familiers avec l’ethnométhodologie, je veux

1 Cette conférence a été prononcée le 16 septembre 2016, à la Faculté de médecine de Salvador de Bahia, UFBA, à l’invitation du Programme Santé, Environnement et Travail (PPGSAT). Elle est ici partiellement réécrite afin qu’elle adopte les caractéristiques du style écrit, en conservant toutefois, volontairement, certaines formes de style oral. Mes remerciements vont au Professor Pena, a Professora Mônica Angelim, e a tradutora Professora Ana Teixeira, da UFRB.

d'abord souligner qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle méthodologie de l'ethnographie, ni d'une sociologie des relations ethniques, ni d'une nouvelle méthodologie de la sociologie (COULON, 1995, 2017).

Le projet scientifique de l'ethnométhodologie est d'analyser les méthodes, ou, si l'on veut, les procédures, les façons de faire, que les individus utilisent pour mener à bien les différentes opérations qu'ils accomplissent dans leur vie quotidienne. C'est l'analyse des façons de faire ordinaires que les acteurs sociaux ordinaires mobilisent afin de réaliser leurs actions ordinaires. Cette méthodologie profane (c'est-à-dire non professionnelle) – constituée par l'ensemble de ce qu'on va appeler des ethnométhodes – que les membres d'une société ou d'un groupe social utilisent de façon banale mais ingénieuse pour vivre ensemble, constitue le corpus de la recherche ethnométhodologique. Dans le domaine de la santé par exemple, on va s'interroger sur les antécédents du sujet et de sa famille, ses habitudes alimentaires, ses pratiques d'hygiène, les exercices physiques, l'auto-médication, le travail quotidien effectué, les produits utilisés dans le travail, etc.

L'ethnométhodologie est ainsi définie comme la « science » des « ethnométhodes » c'est-à-dire des procédures qui constituent ce que Harold Garfinkel (2018), le fondateur du courant et l'« inventeur » du mot en 1954, appelle « le raisonnement sociologique pratique ». Il insiste beaucoup sur l'analyse de la pratique, au point qu'il suggérait, en 1968, de remplacer le terme ethnométhodologie par néo-praxéologie, c'est-à-dire un projet scientifique qui se donnerait pour objet de renouveler (néo) l'analyse de l'action humaine, sa pratique concrète (praxis). En fait, on peut dire que l'ethnométhodologie est une **sociologie des accomplissements pratiques**. Si vous voulez retenir une définition simple, je dirai que l'ethnométhodologie, c'est la recherche de ce que les gens savent sur ce qu'ils font et sur les conséquences de leurs actions: ils en

savent beaucoup si on les interroge ! Dans le domaine de la santé, c'est je crois le matériau primaire à partir duquel les professionnels peuvent travailler.

Toute personne dans le monde, quelle qu'elle soit, fait preuve de raisonnement sociologique pratique. Comme le disait Alfred Schütz (2012, p. 32) « nous sommes tous des sociologues à l'état pratique ». Cela signifie que pour vivre en société, nous avons une nécessité absolue d'analyser et de comprendre le monde qui nous entoure, dans lequel nous vivons tous ensemble, et cela indépendamment de notre culture, de notre niveau d'éducation et de notre classe sociale : nos raisonnements et nos actions reposent toujours sur des éléments sociaux que nous maîtrisons et ils sont toujours pratiques: nos raisonnements de la vie quotidienne sont sociologiques et pratiques de part en part.

Le verbe faire est bien utile pour se souvenir de ce qu'est l'ethnométhodologie et de ce qu'elle cherche à montrer et à analyser: faire le professeur, faire le conférencier, faire l'agriculteur, faire l'homme ou la femme politique, faire le juge, faire l'auditeur, faire l'étudiant, faire le médecin, faire l'infirmière, faire le patient, faire la femme ou l'homme, etc. : faire toute chose. Non pas seulement des personnages de théâtre qui jouent leurs rôles sur la scène du monde, comme le concevait Goffman. Nous utilisons réellement, sans cesse, à chaque moment de notre vie, les connaissances sociologiques pratiques que nous avons apprises et accumulées tout au long de notre vie. Non pas non plus à notre insu : nous savons ce que nous faisons, pourquoi nous le faisons, et comment nous le faisons. Nous avons tous une connaissance détaillée du fonctionnement de la société dans laquelle nous vivons. A la différence de la sociologie professionnelle, nous n'avons pas recours, dans notre vie quotidienne ordinaire, à une analyse « scientifique » du monde dans lequel on vit, mais nous sommes capables de le décrire en détail, de montrer notre compréhension fine des mécanismes micro-sociaux

que tout le monde utilise pour que nous puissions vivre ensemble. Cette connaissance est même indispensable, faute de quoi nous sommes considérés comme « inadaptés », « déviants », « marginaux », etc. C'est sur et à partir de cet ensemble (corpus) de connaissances « ordinaires » des acteurs sociaux que l'ethnométhodologie a le projet de travailler. L'ethnométhodologie développe une approche et une théorie de la sociologie qui prend en compte et s'appuie sur la connaissance et la pratique que manifestent à chaque instant de leur vie les acteurs sociaux. Un autre mot que je préfère à celui d'« acteurs sociaux » c'est : les gens. C'est une expression plus compréhensible, simple, pour désigner tout le monde, quel que soit le sexe, l'âge, le milieu social, le travail, l'activité en général.

Venons-en maintenant aux trois opérations « élémentaires » que sont l'observation, l'écoute, et la description. Je les sépare ici pour les besoins de l'exposé, mais vous comprendrez qu'ils sont liés entre eux, surtout les deux premiers, dans le processus de recherche.

1) Observer

Je voudrais attirer votre attention sur une chose fondamentale : le monde social est constamment et entièrement disponible à nous tous: il se présente et se commente sans cesse, sous nos yeux, devant nous. Quelque soit son activité, le monde se décrit lui-même et se commente, sans notre aide. C'est ce qu'on appelle en anglais *l'accountability*, terme que je vais vous expliquer dans un instant après vous avoir donné un exemple.

Je vais vous présenter « La machine à commenter » de Harvey Sacks (1993), élève et jeune collaborateur de Garfinkel, qui avait fait sa thèse avec Goffman. Sacks est le fondateur d'un immense domaine de connaissances qu'on appelle l'analyse de conversation: nous y reviendrons un peu plus tard.

– La « machine à commenter » de Harvey Sacks.

Imaginons une machine, dit Sacks. Elle est faite de deux parties:

– La 1^{ère} partie « agit », « bouge », « fait » des choses, « *the moving part* » écrivait Sacks dans la version d'origine de son article.

– La 2^{ème} partie, de façon synchrone, « dit », « commente », « décrit » ce que fait la 1^{ère} partie de la machine.

On a donc affaire à une machine très simple, avec 2 parties: l'une qui agit, l'autre qui décrit les actions de la première.

Supposons maintenant plusieurs situations:

1. une personne ordinaire vient à rencontrer la machine: cela ne lui pose pas de problème particulier: elle comprend d'emblée ce que fait et ce que dit la machine.
2. En revanche, si un sociologue regarde la machine, les problèmes commencent: soit il trouve que la 1^{ère} partie de la machine ne fonctionne pas très bien, soit il estime que les commentaires que fait la 2^{ème} partie ne sont pas adéquats, ou pas complets, ou pas précis, etc. En un mot, il doit « réconcilier » les deux parties de la machine. Pendant qu'il réconcilie ces deux parties, on va dire qu'il « théorise », dit Sacks.
3. On place un ingénieur étranger devant la machine. Parce qu'il est ingénieur dans le domaine d'action de la machine, il comprend bien de quoi il s'agit; parce qu'il est étranger, il ne comprend rien, pas un mot, au commentaire de la 2^{ème} partie de la machine.

On pourra alors considérer qu'il s'agit d'une machine destinée à enseigner les langues étrangères: en connaissant le sens d'action de la machine, il va apprendre le sens de la langue.

Vous l'aurez compris: cette métaphore de Sacks représente l'ensemble de notre société. Nous passons notre vie à faire et à dire, à commenter nos actions. Il ne s'agit pas seulement de nous, les intellectuels, dont c'est le « métier » de parler et d'analyser. Non, il s'agit du monde entier, il s'agit de tous **les gens**. Le

monde entier se présente et se commente. En ce moment même, où je suis avec vous, vous parlant, et vous m'écoutant, il y a des milliards d'interactions dans le monde : si environ un quart ou un tiers des gens sont en train de dormir, les autres échangent, travaillent, parlent. Ils agissent et en même temps commentent leurs actions, ou leurs pensées.

Le monde se présente par l'intermédiaire des dispositifs qu'il a mis en place pour se commenter. Partout, les gens connaissent et utilisent en permanence ces dispositifs afin d'échanger et de vivre ensemble.

C'est cela *l'accountability* naturelle, fondamentale, du monde. *Account* en anglais signifie à la fois compte rendu, rapport, description. Ce qui est *accountable*, est ce qui est rapportable, descriptible. Le monde se décrit lui-même sans cesse, tel est le sens de *l'accountability*.

Notez bien que si la parole est prégnante (nous sommes des « parlêtres » comme disait Jacques Lacan, c'est-à-dire pas seulement des êtres parlants, doués de parole, mais c'est une caractéristique fondamentale, indissociable de notre être, elle nous distingue du monde animal et mammifère dont nous sommes partie), elle ne constitue pas le seul moyen d'expression : il existe aussi le non-verbal, que nous pouvons observer. Par exemple, il est facile de distinguer, parmi les personnes qui marchent en bord de mer à Salvador, qu'elles sont engagées dans différentes activités. Personnellement, j'ai pu distinguer trois types de personnes (peut-être vous en trouverez d'autres en observant attentivement):

- a) certaines personnes ont des outils à la main, poussent une brouette, transportent du ciment, des objets, des matériaux, etc.: ce sont des ouvriers qui réparent le bord de mer abîmé par la dernière tempête;
- b) certaines autres personnes marchent lentement, en bavardant: ils se promènent, peut-être sont-ils amis, peut-être viennent-ils de se rencontrer;
- c) d'autres encore – les plus nombreux –

marchent plus rapidement, ont revêtu une tenue sportive – des baskets par exemple, et une tenue voyante: ils exhibent qu'ils sont en train de « faire de l'activité sportive ».

Toutes ces activités sont facilement observables. Les gens, à leur insu si l'on peut dire, exhibent ce qu'ils sont en train de faire. Ils pourraient aussi le décrire et le commenter si on le leur demandait. Ils savent ce qu'ils font, ils ne sont pas « des idiots culturels ».

Rompre avec « l'attitude naturelle »

Vous aurez sûrement remarqué qu'observer demande de s'interroger sur « l'évidence du monde », ce que la phénoménologie a appelé « l'attitude naturelle ». Qu'est-ce que c'est ? C'est le fait de ne pas questionner le monde tel qu'il se présente. Il nous apparaît comme évident, naturel. Si je vous demande de regarder par la fenêtre et de me dire ce que vous voyez, les uns me diront « des arbres », les autres « des immeubles », « des nuages », etc. Personne ne pensera qu'il s'agit là d'un décor qu'on a placé à l'extérieur, bien que ce soit possible.

Lorsqu'on se réveille, le monde nous réapparaît, nous savons qui nous sommes, où nous sommes, éventuellement avec qui nous sommes: nous sommes évidents à nous-mêmes !

Le monde s'impose à nous dans son évidence. Comme le disait Merleau-Ponty, « la familiarité qui m'unit au monde est un miracle chaque matin renouvelé ».

C'est cela « l'attitude naturelle »: nous ne questionnons pas le monde. Il faut faire un effort pour rompre avec cette évidence afin de réaliser une observation. Ainsi, pour observer mes personnages du bord de mer, je dois faire l'effort mental, analytique, de questionner et de suspendre les évidences qui se déroulent devant mes yeux: que font ces personnes, et à quoi puis-je reconnaître ce qu'elles font ? Quels

signes exhibent-elles qui me permettent de reconnaître leur activité présente ?

Le monde se présente lui-même, c'est extraordinaire: profitons-en, nous qui prétendons l'analyser. Ce constat, à la fois empirique et théorique, a d'importantes conséquences sur la méthodologie de recherche de terrain, qui en sociologie mais aussi dans certaines sciences humaines et sociales, a négligé l'importance de l'observation. Au contraire, dans les sciences médicales et naturelles, l'observation continue à occuper une place privilégiée. Je ne doute pas que beaucoup d'exemples du monde de la santé vous viennent à l'esprit.

2) Écouter

C'est l'analyse de conversation qui m'a appris à écouter. J'avais beaucoup appris en particulier dans le séminaire d'Emanuel Schegloff, à qui je veux ici rendre hommage, auquel j'ai participé en 1988 à UCLA. Schegloff, depuis la disparition de son ami Sacks en 1975, est considéré dans le monde entier comme le « pape » de l'analyse de conversation.

L'analyse de conversation est un domaine dont le précurseur est Harvey Sacks (1992), dont je vous ai parlé tout à l'heure. Il ne s'agit pas de linguistique à proprement parler, mais de sociologie. A travers l'usage de notre langue, nous exerçons notre compétence de sociologue, formée à partir de règles sociales et culturelles, comme vous l'aurez compris si vous avez retenu le début de cette conférence. « Nous sommes des sociologues à l'état pratique », surtout en utilisant notre compétence de membre à l'aide principalement de nos interactions verbales. On ne peut pas dire qu'il s'agit là de micro-sociologie car le comme le dit Schegloff, dans les simples salutations, il y a « toute la société dans un grain de riz ».

Par exemple, je vous dis « bonjour », et vous me répondez « bonjour » : on a tous appris ça, quand on était très jeunes, on nous a expliqué que c'était le fondement de notre interaction avec autrui, la base de la politesse ; partout,

dans toutes les cultures, on se salue, n'est-ce pas. C'est ce qu'on appelle une **paire** dans l'analyse de conversation : les interactions verbales se réalisent toujours par paires. Lorsque ce n'est pas le cas, c'est le signe qu'un problème relationnel a surgi. Si vous ne répondez pas à ma salutation, c'est une offense, personnelle mais surtout sociale : cette non réponse est en quelque sorte une atteinte à l'ordre social.

L'analyse de conversation a développé un immense domaine de recherches dans le monde médical (presque tout en anglais): Maynard, Heritage, Boden, au Brésil: Ana Cristina Ostermann. Notons que les domaines « communicationnels » privilégiés sur lesquels l'analyse conversationnelle a travaillé sont par exemple le monde médical (consultations médicales, ou appels d'urgence, par exemple), ou le monde de l'éducation (tests de sélection, examens oraux, entretiens d'orientation, etc.), mais la vie quotidienne est remplie d'exemples du même type. L'analyse de conversation, qui n'est pas mon propos direct ici, m'a enseigné comment mieux écouter, et surtout quoi écouter.

Les dispositifs de catégorisation des membres

Écouter les **catégories**. Une autre notion théorique est importante, issue de l'ethnométhodologie: « les dispositifs de catégorisation des membres », dont l'auteur est Harvey Sacks (1992). Il a travaillé pendant plusieurs années avec Harold Garfinkel et Edward Rose (1992), un autre sociologue américain qu'on peut considérer comme le co-inventeur de l'ethnométhodologie. Par l'analyse très fine des interactions ordinaires, banales, échangées entre les gens, Sacks a mis en évidence la connaissance subtile qu'a chaque individu du monde social dans lequel il vit. A la différence de la plupart des linguistes, Sacks a toujours travaillé à partir d'échantillons réels prélevés dans la vie quotidienne des acteurs, et il a fondé

cette nouvelle discipline des sciences humaines qu'on appelle **l'analyse de conversation, ou analyse conversationnelle**.

Sacks a défini ce qu'il fallait entendre par « dispositif de catégorisation des membres ». Une petite fille joue seule à la poupée et, comme tous les enfants du monde, parle à un tiers imaginaire. À un moment, elle dit: « The baby cried the mommy picked it up ».²

Deux actions sont ici décrites, dans leur ordre chronologique: *the baby cried* (action A); *the mommy picked it up* (action B). Il est important pour l'analyse de conserver les détails de l'action décrite **par** la petite fille. Ainsi, des étudiants m'ont suggéré parfois que peut-être le bébé pleurait parce qu'il avait été pris par sa maman. Bien sûr que non! Cette petite fille connaît déjà, avec ses trois ans, la chronologie des actions et donc les décrit dans leur ordre séquentiel ! Si vous ne respectez pas l'exactitude et la précision de vos données, toujours, alors vous risquez de vous lancer dans des interprétations fausses, dignes de la « psychologie » qu'on peut parfois trouver dans les magazines féminins...

En entendant ou en lisant cette phrase, on comprend immédiatement qu'il est question de la maman du bébé – et non d'une maman quelconque passant par là par hasard, ce qui serait pourtant possible empiriquement, selon le contexte de l'action (par exemple dans des crèches) –, alors même qu'aucun lien grammatical n'existe dans la phrase entre les deux actions A et B décrites, qui impliquent respectivement *baby* et *mommy*. Pourquoi? (J'ai testé cette phrase dans plus de 30 langues différentes, avec toujours le même phénomène qui se manifeste).

Selon Sacks, *baby* et *mommy* sont des catégories, non seulement linguistiques mais sociales, qui appartiennent toutes deux à la même collection – ici, la collection des catégories qui servent à désigner des relations de parenté. Cette collection variera d'ailleurs, sensiblement parfois, selon les cultures et les

langues. Si nous établissons immédiatement le lien entre *baby* et *mommy*, bien qu'aucune indication grammaticale ne nous soit fournie, c'est parce que:

1. les catégories sont déjà liées entre elles préalablement à leur usage;
2. des règles d'appartenance les réunissent dans la même collection;
3. et qu'on les emploie dans le même contexte.

Notre apprentissage progressif des catégories adéquates pour décrire et rapporter le monde se ferait ainsi par ensemble, par liste, par collection de catégories: on n'apprend pas à un très jeune enfant la liste élémentaire des couleurs en lui apprenant le rouge en janvier, le jaune en février, et le bleu en mars ! On la lui apprend simultanément, afin qu'il identifie et reconnaisse les différents stimuli et puisse à son tour les désigner de façon « compétente », en choisissant la catégorie adéquate dans la liste.

Si l'on suit le raisonnement de Sacks, il en irait de même pour la totalité de l'apprentissage du langage, et de son usage. Au fur et à mesure que nous construisons nos échanges, nous choisissons les catégories adéquates pour faire sens, et nos interlocuteurs, s'ils possèdent le même *jeu* de catégories (c'est en général le cas de *membres* d'une même culture) nous comprennent parfaitement, malgré l'improvisation essentielle de chaque interaction verbale.

Comment apprend-on sa langue maternelle?

Comment apprend-on sa langue maternelle? Par les interactions verbales incessantes, descriptives et « didactiques » si l'on peut dire, entre la mère et son bébé, qui commencent dès les premières minutes qui suivent la naissance, au cours desquelles le bébé, puis l'enfant, vont progressivement reconnaître et construire en les reproduisant les dispositifs de catégorisation qui, une fois maîtrisés, le fe-

² « Le bébé pleurait la maman l'a pris dans ses bras ».

ront reconnaître par autrui comme un membre compétent de la société.

La mère est comme la machine à commenter : elle agit, elle dit ses actions, elle les décrit et les commente: « on va prendre le bain », ou bien « je vais te laver », « on va dormir »; plus tard, quand le bébé a grandi: « on va jouer au ballon », « on va aller se promener au parc », « regarde le canard sur le lac », « on va faire de la trottinette », « regarde l'avion dans le ciel », etc. C'est ainsi que nous apprenons notre langue maternelle : par les descriptions de la mère, ainsi que, plus généralement, des actions qui se présentent là, dans le monde qui nous entoure et que nous connaissons si bien. C'est ainsi qu'on devient progressivement **membre**, au sens ethnométhodologique, c'est-à-dire quelqu'un qui partage le langage commun du groupe dans lequel il vit.

C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression « catégorisation », moteur de l'apprentissage, qui est autant social que lexical, de notre vie en société: **un membre compétent catégorise le monde de la même façon que ses semblables.**

Cette opération de catégorisation, qui est une opération naturelle de l'être parlant et interprétant, est incessante et essentielle dans notre vie quotidienne. La catégorisation du monde s'opère, **simultanément, j'insiste**:

1. d'une part, selon la définition de la situation par chaque individu, éminemment variable, certes, mais facilement identifiable par autrui;
2. d'autre part, en fonction du contexte dans lequel il se trouve;
3. enfin, en fonction de l'activité sociale en cours.

La compréhension et l'intériorisation par tout un chacun des dispositifs de catégorisation nous permettent de développer une intelligence commune du monde social, grâce à laquelle nous sommes capables de vivre ensemble et de co-produire le monde dans lequel nous vivons.

Je souhaite vous donner un autre exemple.

« We were in an automobile discussion »

A un moment de ses recherches, Sacks (SACKS, 1992) a souhaité travailler sur des situations où l'on accueille quelqu'un, un tiers, dans une interaction verbale déjà en cours. Il voulait savoir en particulier s'il était possible de détecter des façons de faire (et donc de dire) soit pour accepter l'autre, soit pour le rejeter. Il cite à cet égard l'exemple d'un homme en train de discuter, chez lui, avec d'autres amis hommes tout en buvant un verre avec eux.

Sa femme arrive de l'extérieur, les salutations réciproques se font, et le mari va dire à sa femme ce qu'ils sont en train de faire (il y a beaucoup de manières potentielles de le dire): « We were in an automobile discussion », dit-il.

Que croyez-vous qu'il se soit passé ? Est-ce qu'il s'agit, selon vous, d'une invitation à se joindre à la discussion, ou au contraire d'un rejet ? Vous aurez raison de penser qu'il s'agit d'un rejet.

1. Le temps du verbe d'abord : l'usage du prétérit (*were*) en anglais marque qu'une action a été interrompue, la femme les a **littéralement** interrompus dans leur discussion;
2. Deux éléments « lexicaux » qui sont des catégories: *automobile* (nous sommes dans la Californie des années 1970, où les femmes conduisent encore peu, et ce sont des hommes qui parlent entre eux de leur passion) ; et *discussion*, qui indique que c'est une discussion animée, « sérieuse », « entre hommes » en quelque sorte.

Dans le cas réel de l'interaction rapportée par Sacks, la femme a tout de suite compris et quitte la pièce!

En conclusion, si en tant que chercheur, ou simplement en tant que travailleur, en tant que soignant surtout, vous voulez « être à l'écoute » des clients, des patients, etc., écoutez les « catégories » qu'ils utilisent. Faites-en

le recensement progressif, faites une « carte d'utilisation » des catégories.

Autre exemple: aux États-Unis, pour désigner les Noirs, on utilisait dans le passé le mot *Negro*, puis il est devenu péjoratif, on a alors utilisé *Black*, qui est une expression qui à son tour a été considérée comme stigmatisante, puis aujourd'hui on utilise *Afro-American*. C'est probablement encore tout aussi problématique ! C'est ce qu'on appelle le « politiquement correct », mais c'est aussi une réalité sociologique qui s'exprime dans la langue, dans l'utilisation permanente que nous faisons des catégories. Souvenez-vous de Sacks: on fait sens en choisissant à toute vitesse nos « catégories », et autrui entend et comprend ces catégories s'il est **membre**, c'est-à-dire s'il dispose du même *jeu* de catégories que le locuteur, s'il possède la même langue et la même culture que lui, s'il a la même « définition de la situation » que lui malgré des nuances possibles dans leur interprétation. Vous aurez remarqué que cette perspective ouvre sur la question des apprentissages de toute nature que nous devons accomplir, pas seulement pendant le temps scolaire, mais dans toute notre vie quotidienne et au cours de toute notre vie, où nous devons nous adapter sans cesse à de nouvelles situations par de nouveaux micro-apprentissages. C'est ce que j'ai montré, par exemple, à propos des nouveaux étudiants, lorsqu'ils entrent à l'université : nous allons y revenir tout à l'heure.

Donc écoutez bien ces descriptions catégorielles car nous avons là à notre disposition une source d'informations inépuisable, constamment disponible à l'analyse !

3) Décrire

Je voudrais maintenant aborder avec vous la dernière partie de cet exposé.

Vous avez compris que le monde entier se décrit sans cesse. **Nous passons tous notre vie à faire et à dire.** Mais que se passe-t-il pour nous qui prétendons être aussi des chercheurs?

Car si nous aussi nous « décrivons » les descriptions des acteurs du monde, sommes-nous encore dans la démarche scientifique?

Wittgenstein (1953, p. 55-60), philosophe autrichien, puis anglais, qui a enseigné à Cambridge, semble inverser à la fois l'ordre chronologique qu'on croit connaître entre description et explication, et la primauté de l'une sur l'autre: « il faut bien, à un moment, passer de l'explication à la simple description ». En effet, selon lui, l'explication est beaucoup trop incertaine, elle n'est qu'une hypothèse : elle est marquée par les connaissances préalables du chercheur, alors que « la description permet de montrer l'ordonnement interne des choses ».

Si nous sommes des enseignants, la description est également un outil puissant d'apprentissage. C'est particulièrement vrai à l'école élémentaire, on apprend ainsi la langue et les catégories. Puis un peu plus tard, quand on est au lycée, nos enseignants nous reprochent parfois d'être « trop descriptifs », sous-entendu pas assez analytiques. Retenons ici que c'est faux: **la description est en soi analytique.** Vous, dans le milieu médical et paramédical, le savez bien, c'est même tellement évident et naturel que vous n'en avez le plus souvent même pas conscience.

A l'entrée à l'université, j'ai montré (COULON, 2008) que décrire son propre passage est pour un étudiant un moyen de **s'affilier**, de devenir membre d'un groupe, de transformer l'étrangeté première en familiarité et en connaissance. J'ai montré que les nouveaux étudiants doivent apprendre en premier lieu leur « métier d'étudiant », faute de quoi ils sont éliminés ou s'auto-éliminent. Ils doivent progressivement s'affilier à leur nouveau monde, qui leur paraît d'abord étrange, avec de nouvelles règles d'existence et surtout de nouvelles règles d'apprentissage du savoir et des connaissances. Un outil puissant d'auto-analyse et d'affiliation est la tenue d'un journal dans lequel l'étudiant décrit les différentes interactions qu'il connaît au cours des

trois ou quatre premiers mois à l'université. Il devient ainsi l'ethnographe et, à son insu, l'analyste de son propre passage vers l'enseignement supérieur.

Le chauffeur de taxi n'est pas un cartographe

Pour ce qui concerne la recherche sociologique proprement dite, la plus grande attention portée à l'acteur en tant que sujet qui objective et décrit le monde qui l'entoure n'implique en aucun cas, selon l'ethnométhodologie, l'abandon de l'attitude scientifique, qui est au contraire clairement revendiquée par H. Garfinkel dans sa thèse (GARFINKEL, 1952). La prise en compte de la subjectivité des personnes observées n'entraîne pas pour autant de confusion, pour le chercheur, entre l'acteur réel et l'acteur construit, ni entre la description de l'objet par le sociologue et celle du même objet par tout acteur social:

Les personnes empiriques du sociologue - ses policiers, ses pères, ses enfants, ses compatriotes irlandais, ses Trobriandais -, sont des objets sociologiques et non des objets de la vie quotidienne. Pour un cartographe, la ville de Boston est décrite par une carte de Boston, [...] l'objet Boston étant construit à l'aide de procédures cartographiques et non en parvenant à un consensus sur les conceptions qu'ont de Boston les chauffeurs de taxi. [...] On ne dresse pas un portrait scientifique du tracé de Boston en consultant les chauffeurs de taxi. (GARFINKEL, 1952, p. 223-224).

La position de H. Garfinkel est donc claire, et le programme scientifique de l'ethnométhodologie ne consiste nullement, contrairement à ce qu'indique par exemple P. Bourdieu (1987, p. 148), en un « compte rendu des comptes rendus des acteurs ». La question est de savoir comment les acteurs produisent leurs mondes, quelles règles les engendrent et gouvernent le jugement. On remarquera que le sociologue doit nécessairement accomplir un travail d'objectivation afin de transformer ses objets empiriques (des malades, des étudiants, des

ouvriers au travail, par exemple) en objets sociologiques (les mêmes personnes mais dans une perspective de recherche); l'acteur social ordinaire fait certes, lui aussi, un travail analogue, afin d'interpréter le monde qui l'entoure et, ainsi, accomplir ses actions, mais il ne prétend pas être entreprendre un travail de sociologue professionnel.

C'est cela qu'il faut rechercher quand on fait du travail de terrain: comment toute personne sur laquelle on veut mener une enquête, objective et comprend son environnement de vie ou de travail, y compris bien entendu dans le domaine de la santé. Vous me direz sans doute ce que vous en pensez, à la lumière de votre expérience.

Pour conclure, je voudrais me référer aux conseils qu'Hérodote - le « père » de l'Histoire et de l'ethnographie modernes - donnait à ses contemporains qui faisaient comme lui le voyage en Égypte, comme tous les Grecs lettrés de son époque. En revenant, il leur conseillait, comme le rappelle Edward Rose (1992, p. 338): « Rapportez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, rapportez le point de vue du monde, et ajoutez-y quelque chose de votre propre observation ».

Notre tâche d'analyste consiste à entendre, à voir le monde tel qu'il se présente. **Le monde se présente.** Il a l'extraordinaire capacité de se présenter lui-même.

On sait que certains animaux se présentent aussi, dans les parades amoureuses par exemple, afin de se mettre en valeur.

Mais comme le dit Edward Rose (1993, p. 40):

Ce qui distingue l'activité humaine, c'est que le monde entier fait une présentation de soi, donne un sens à ses activités... Chaque être humain entend partager avec les autres sa compréhension de ce qui se présente comme étant le monde. Nous avons un nom pour tout ce qui est présenté. C'est **le monde**. Les lions ne savent pas qu'ils vivent en Léonie. Tous les êtres humains savent qu'ils vivent dans le monde [...] **Il faut entendre le monde dire ce qu'il sait...** Cherchez la pensée humaine dans le monde.

Je vous remercie de votre attention.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU, Pierre. **Choses dites**. Paris: Éditions de Minuit, 1987.
- COULON, Alain. **Le métier d'étudiant**. Paris: Economica, 2008.
- COULON, Alain. **Etnometodologia**, Petrópolis, RJ: Vozes, 1995.
- COULON, Alain. **Etnometodologia e educação**. São Paulo: Cortez, 2017.
- GARFINKEL, Harold. **The perception of the other: a study in social order**. 1952. Dissertation (Ph. D. Social Psychology) – Harvard University, Cambridge, 1952.
- GARFINKEL, Harold. **Estudos de Etnometodologia**. Petrópolis, RJ: Vozes, 2018.
- ROSE, Edward. **The Werald**. Colorado: The Waiting Room Press, 1992.
- ROSE, Edward. Conversation avec Harvey Sacks: analyse avec modifications et corrections. **Cahiers de Recherche Ethnométhodologique**, n. 1, p. 25-40, 1993.
- SACKS, Harvey. Sociological description. **Berkeley Journal of Sociology**, v. VIII, n. 1, p. 1-16, 1993.
- SACKS, Harvey. **Lectures on conversation**. Cambridge: Blackwell, 1992.
- SCHÜTZ, A. **Sobre fenomenologia e relações sociais**. Petrópolis, RJ: Vozes, 2012.
- WITTGENSTEIN, L. **Recherches philosophiques**. Paris: Gallimard, 1953.

Recebido em: 13/08/2019
Aprovado em: 10/11/2019



Este é um artigo publicado em acesso aberto sob uma licença Creative Commons.